

DES USINES ET DES HOMMES

Revue annuelle de l'asbl Patrimoine Industriel Wallonie-Bruxelles

n°13

A photograph of an industrial landscape at sunset. The sky is filled with large, bright orange and yellow clouds. In the foreground, the silhouettes of various industrial structures are visible against the bright sky. These include a tall, dark, cylindrical tower with a flat top, a lattice tower, and other complex structures. The overall scene is dramatic and evocative of industrial heritage.

**LES ICÔNES
DE L'INDUSTRIE**

Les icônes du textile verviétois

par Freddy JORIS,
Historien
et Catherine BAUWENS,
Archéologue

De 1937 à 2004, une puis deux cheminées de cent mètres de haut (la seconde datant de 1965) ont dominé le paysage urbain verviétois. C'étaient celles de la centrale « Intervapeur » qui alimentait en vapeur la plupart des usines de la localité, permettant ainsi à Verviers d'être une ville industrielle sans fumées... Premier exemple de distribution de ce genre en Belgique et la plus importante en Europe, cette centrale fut démantelée et ses deux cheminées détruites au début de ce siècle. Quelles sont les autres icônes de la puissante industrie textile qui ont échappé, elles, à la destruction ? En voici une sélection d'ouest en est, en remontant le cours de la Vesdre dans l'ancienne « capitale de la laine ».

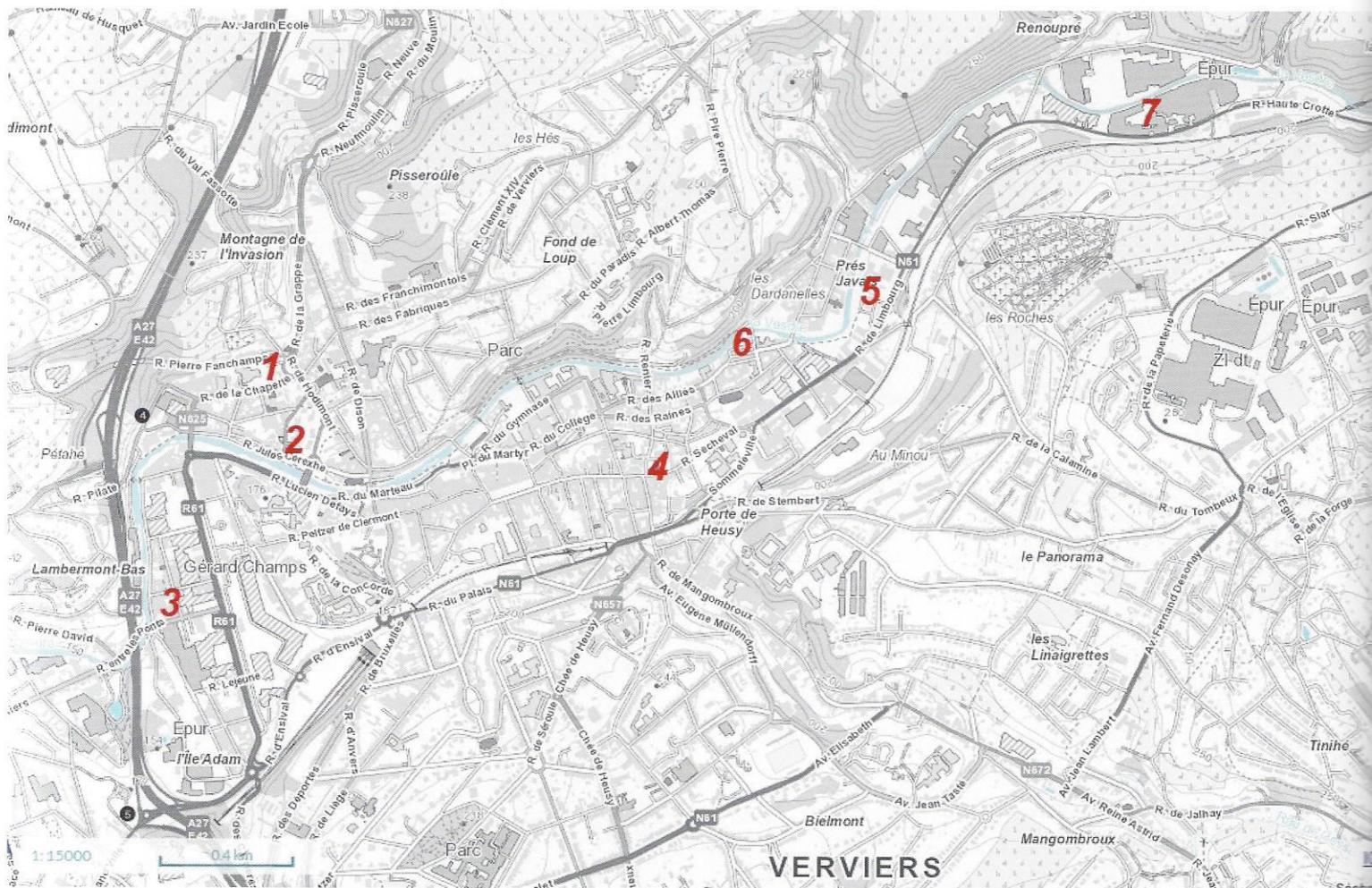
L'usine Dethier à Hodimont

Grand seigneur du textile sous l'Ancien Régime, Pierre-Henri Dethier, dont le père a été un des premiers à mettre sur pied une fabrique de grande envergure au début du 18^e siècle, est le plus riche propriétaire de la région avant les révolutions de 1789. Après s'être exilé en Saxe avec son fils Pierre-Guillaume en 1794-1795, il remet sa fabrique en activité, continuant à exporter de préférence vers le sud-est de l'Europe et les pays du Levant. Au tournant du siècle, la reprise de la guerre entre Turcs et Russes lui fait perdre de grosses sommes, mais il a encore suffisamment de ressort et d'optimisme, à près de septante ans, pour investir dans de grands projets immobiliers avec l'aide de son fils.

En 1802, les Dethier font appel à un architecte liégeois, Beyne, pour édifier rue de la Chapelle à Hodimont un nouvel hôtel de maître sur le site historique de la fabrique familiale. Ce nouvel édifice, de style néoclassique, compte trois niveaux et pas moins de neuf travées. Richement décoré de marbre, son intérieur est de très grande qualité. Deux ans plus tard, les Dethier demandent au même architecte de nouveaux bâtiments pour leur fabrique de draps, toujours adjacente à la maison familiale comme il était de mise à l'époque. La nouvelle usine, agrémentée d'un vaste jardin qui disparaîtra progressivement au 19^e siècle, est édifiée elle aussi sur trois niveaux et comprend deux ailes disposées en L, une de neuf travées comme la maison patronale, l'autre longue de dix-sept travées. L'immeuble est bâti lui aussi dans un style néoclassique : l'usine doit être fonctionnelle mais également belle, dans la tradition des manufactures royales du 18^e siècle.



L'usine Dethier. Photo Centre touristique de la Laine et de la Mode



Carte visualisant l'emplacement des différentes usines évoquées dans cet article

1. L'usine Dethier à Hodimont
2. L'ancien atelier Peltzer dit « maison Closset »
3. La filature Hauzeur-Gérard
4. L'ancien théâtre du Peigné
5. L'ancienne usine Simonis
6. Les Grandes Rames
7. Le Solvent

Mais les Dethier vont manquer de crédits pour investir dans la mécanisation, et rateront le train de la Révolution industrielle. En 1808, ils ont quarante fois moins de machines que leurs concurrents historiques Biolley ou Simonis. L'établissement est mis en faillite trois ans plus tard. La première usine locale de coton s'installe dans l'ancienne usine Dethier jusqu'en 1855, puis celle-ci est rachetée par l'industriel Clément Bettonville. L'usine Bettonville est fermée dans les années 1970, rachetée par la Ville et partiellement classée, partiellement détruite aussi, puis elle accueille à partir de 1998 le Centre touristique de la Laine et de la Mode (CTLM), dernier avatar d'un projet de Musée national du textile lancé au milieu des années 1960.

L'ancien atelier Peltzer dit « maison Closset »

Non loin de l'ancienne usine Dethier, la maison dite Closset fut le berceau de la grande entreprise textile Peltzer au tournant des 18^e et 19^e siècles. Ni trace de roue à aube, ni tire-balles : l'immeuble se confond avec une maison d'habitation, si ce n'est son volume trop vaste, seul élément permettant de conclure que nous sommes en présence d'une des premières manufactures locales. Il doit s'agir de la fabrique qu'un lainier protestant d'origine allemande, Paul von dem Bruch, a fait construire en Saucy, à proxi-

mité de vastes espaces de rames (armatures de bois pour faire sécher les draps) et face à une passerelle sur la Vesdre. Sa fille Suzanne épouse en 1796 un autre drapier protestant originaire de Stolberg, Jean-Henri Peltzer, et le couple hérite en 1805 des ateliers et maisons du père von dem Bruch en Saucy.

Gérée par Suzanne après le décès de son époux Jean-Henri en 1809 jusqu'à la maturité de son fils Henri en 1820, la firme Peltzer prend un essor considérable tout au long du 19^e siècle, devenant le principal concurrent de la firme (catholique) Simonis installée, elle, à l'est de la cité. Au milieu du siècle, Peltzer s'installe dans une nouvelle usine toujours le long de la Vesdre mais légèrement en aval, à proximité de Gérardchamps. La firme conserve la propriété de l'usine d'origine, qui est rachetée en 1924 par un certain Jean Closset et transformée en appartements.

Bâti sur cinq niveaux dont un sous la toiture, et comptant huit travées en façade, l'immeuble échappe à la destruction du quartier environnant dans les années 1970 (au contraire des établissements Peltzer du milieu du 19^e, en aval) et, après classement extérieur et restauration, est reconverti en logements sociaux.

Seule sa façade avant est aujourd'hui visible, ainsi que le pavement initial (en galets de rivière) du trottoir, quatre-vingts centimètres plus bas que le niveau de la rue. Elle constitue un beau signal dans le paysage urbain.



La Maison Closset. Photo Charline Joris

La filature Hauzeur-Gérard

Située rue Fernand Houget dans le quartier de Gérardchamps édifié au sud-ouest de Hodimont au milieu du 19^e siècle, à proximité de la seule gare verviétoise de l'époque, la filature Hauzeur-Gérard, fondée en 1840, se trouve à cet endroit depuis 1854. L'entreprise, gérée après la mort du fondateur par ses neveux Zurstrassen qui en conservèrent le nom, disposait d'autres usines dans la cité lainière mais la filature était la plus importante. Les activités sont reprises en 1964 par les Anglais au sein de Woolcombers, associés à Hart en 1972, et cessent définitivement en 1981. Depuis, le bâtiment, qui ne bénéficie toujours d'aucune protection légale, est occupé par diverses PME dont un important magasin de tissus, et il n'a subi aucune dégradation majeure.

L'édifice subsistant aujourd'hui est un agrandissement réalisé en 1872 par le prolifique architecte verviétois Charles Thirion (1838-1920), composé de trois corps de bâtiments construits sur quatre niveaux. Les façades-pignons de ceux-ci, donnant sur la rue et faisant face jadis au château du fondateur Hauzeur de Simony, sont richement décorées : tête de bélier, monogramme familial, pattes d'ancrage, éléments moulurés, baies, rythment la façade et font de cette usine un témoin privilégié de l'art éclectique dans le patrimoine industriel. Elle mériterait assurément un classement, pour éviter sa possible disparition dans une ville où les démolitions du bâti ancien restent fréquentes.

L'ancien théâtre du Peigné

Au cœur de la cité, à deux pas de l'hôtel de ville mais derrière la façade anonyme d'une pharmacie, l'ancien théâtre du syndicat textile du Peigné, réhabilité depuis peu par des particuliers, est le seul vestige architectural survivant de la riche histoire du mouvement ouvrier verviétois liée au textile. Ce mouvement ouvrier a, traditionnellement, toujours été divisé, avant même l'implantation d'un syndicalisme chrétien à la faveur de la grève de 1934. Au début des années 1920, les premiers militants communistes profitent de divisions syndicales locales, notamment entre les travailleurs du secteur de la laine peignée, d'une part, et le reste du textile, d'autre part. Ils prennent la direction de la Fédération libre des ouvriers et ouvrières du Peigné, le plus puissant de tous les syndicats verviétois, qui quitte la Maison du



La filature Hauzeur-Gérard. Photo Atelier de Photographie

Peuple et s'installe en 1924 dans ses propres locaux, au 14 place du Marché.

Derrière la maison où les bureaux étaient installés et sa voisine, le Peigné fait édifier une salle de réunions et de spectacle accessible au fond d'un couloir traversant l'édifice. L'ensemble de l'ornementation de celle-ci est confiée à un artiste, Joseph Gérard, qui avait réalisé deux ans plus tôt toute la décoration de la salle du Forum de Liège. Les similitudes entre les bas-reliefs des deux espaces sont frappantes. Ceux du Peigné, au nombre de huit (de près d'un mètre de haut sur près de trois de long chacun), ont pour thème les sujets sensibles de l'époque : le souvenir de l'occupation, le pacifisme, les travailleurs. Des statues allégoriques, œuvres de Gérard également, complètent le décor.



Décor du Peigné. Photo C. Schoenmackers

La Fédération du Peigné perd une grande partie de ses membres en 1930. Ceux-ci retournent vers le Parti Ouvrier belge. L'échec de la longue grève du textile verviétois en 1934 affaiblit encore plus le Peigné. Les années de guerre puis la crise du textile entraînent sa disparition. Devenus propriétés de la Mutualité neutre, ses locaux du rez-de-chaussée sont loués dans les années 1970 à une surface commerciale occupant le bâtiment voisin : c'est ce qui les protégera de la disparition. Ils sont redécouverts à la fermeture du magasin en 2012. L'ancienne salle est alors acquise par deux particuliers amoureux du patrimoine, qui la restaurent à leurs frais (une demande de classement n'ayant pas abouti) et la remettent en activité dix ans plus tard.

L'ancienne usine Simonis

Superbe exemple de réhabilitation d'un ancien bâtiment industriel en logements sociaux (même si une partie seulement du projet d'origine fut réalisée, au détriment de la préservation d'édifices plus récents), l'ancienne usine textile Simonis se situe à l'est de la cité, au début de la rue de Limbourg. Celle-ci est durant tout le 19^e siècle un lieu privilégié d'implantation d'industries, l'usine des Simonis étant la plus ancienne et la plus remarquable de ces constructions.

Elle est bâtie en 1802 juste à côté de l'ancienne foulerie Dauchap (qui donna le surnom « Au chat » à l'ensemble du site industriel) où les familles Simonis et Biolley avaient installé William Cockerill et ses fils en 1799 : c'est dans cet atelier (détruit dans l'entre-deux-guerres) que le mécanicien anglais construit ses premières machines, lançant le processus de

Révolution industrielle sur le continent. L'usine adjacente est le premier témoin tangible des effets de cette révolution.



L'usine Simonis. Photo Guy Focant – © SPW-AWAP

Bâtie sur un plan rectangulaire, l'usine compte sept niveaux, dont deux sous le toit, dix-huit travées dans sa longueur et trois dans sa largeur. La façade du pignon ouest est d'une très grande élégance. De style néoclassique, la fabrique Simonis est un des plus beaux exemples conservés de cette période où l'architecture industrielle restait fortement influencée par l'architecture traditionnelle, briques et pierres calcaires s'y alliant harmonieusement. La maison patronale se trouvait à proximité (elle abrite des locaux de l'IFAPME). Au fur et à mesure des décennies, l'usine fut entourée de multiples autres constructions entre la rue et la Vesdre. L'empire Simonis s'étendait aussi en d'autres endroits de la cité. Il périclita au

milieu du 20^e siècle, est repris par son rival historique Peltzer en 1963 puis progressivement démantelé à l'exception de son département de draps de billard, toujours en activité aujourd'hui (mais de l'autre côté de la Vesdre). Comme dit plus haut, en dépit du projet d'origine, seule l'usine historique put bénéficier en 1990 d'une splendide réhabilitation après une longue période d'abandon. Aujourd'hui située au milieu d'un parc public, elle abrite quarante-deux familles et constitue un modèle de réaffectation d'un bâtiment industriel ancien.



Les Grandes Rames. Photo Charline Joris

Les Grandes Rames

L'ensemble dit des Grandes Rames est probablement la plus ancienne cité ouvrière sur le continent européen, voire au monde. Il est constitué de deux fois cinq maisons adjacentes disposées en parallèle. À leur origine se trouve un projet de construction de maisons ouvrières datant de 1792 et porté par les bourgmestres de l'époque, Mathieu Renat Godard et Jean-François Biolley, drapiers soucieux de loger leurs ouvriers non loin de leurs ateliers. Après l'exil définitif du premier suite à l'annexion française et la prise en mains de l'entreprise Biolley par l'épouse du second à leur retour d'exil en 1795, cette dernière (née Marie-Anne Simonis) reprendra le projet : ses efforts auprès des autorités et des notables aboutissent à la construction par les architectes Henri Douha et Danthine d'une première série de six maisons en 1808-1809, les quatre autres datant des années 1820.

Les dix maisons sont bâties chacune sur trois niveaux avec quatre chambres de cinq mètres sur quatre par

niveau, une seule chambre étant prévue par famille. Abrisant jusqu'à 750 personnes dans des conditions de promiscuité et d'hygiène inimaginables (les trois premières latrines ne sont installées à proximité qu'en 1823, l'eau courante en 1876 seulement), les Grandes Rames sont le cœur vivant du quartier populaire de Prés-Javais. Propriétaire, le CPAS de Verviers envisage leur démolition en 1981, ce qu'empêchera la pression d'universitaires alertés par un des auteurs de ces lignes. Dix ans plus tard, les bâtiments sont revendus à une société locale de logement social, qui les réhabilite dans les années 1990 (en rejetant de manière disgracieuse les cages d'escaliers à l'extérieur) et leur rend leur vocation de logements sociaux.

Le Solvent

À la limite entre les anciennes communes de Verviers (rue de Limbourg, 145) et de Stembert (rue Haute Crotte, 1), l'ancienne usine du Solvent est, à plusieurs titres, la dernière en date des icônes subsistantes du textile verviétois. Créée par des lainiers verviétois qui y importent une technologie intégralement américaine, elle commence à fonctionner en 1900 et réussit à survivre au déclin du textile local, au point de poursuivre encore ses activités aujourd'hui non loin de son siège initial sous le nom de Traitex. Les bâtiments d'origine (un vaste entrepôt de stockage et un triage à front de rue, des bureaux, l'installation de dégraissage) sont utilisés jusqu'au milieu des années 1990 puis, grâce à un des dirigeants de l'époque, préservés du démantèlement.



Le Solvent. Photo Freddy Joris

Depuis 2003, le site du Solvent abrite au premier étage du bâtiment historique une collection de plusieurs dizaines d'anciennes machines textiles appartenant aux réserves des Musées communaux. Beaucoup sont originaires de Verviers, dont plusieurs métiers à tisser de l'Ancien Régime et trois machines d'un assortiment construit au début du 19^e siècle par William Cockerill. Dès 2005, une équipe de bénévoles s'est mise au travail pour remonter ces machines arrivées en pièces détachées quelques années après l'inauguration du Centre de la Laine et de la Mode (voir plus haut l'ancienne usine Dethier) et organiser épisodiquement des « Portes ouvertes » sous l'égide du Comité d'histoire de Verviers.

Après le rachat du site fin 2017 conjointement par l'Institut du Patrimoine wallon et la ville de Verviers, ces mêmes bénévoles ont réalisé en l'espace de cinq ans la remise en état de fonctionnement de l'ensemble des cinq grosses machines à vapeur américaines restées intactes depuis leur abandon dans les années 1990¹. Un autre groupe de bénévoles a également entrepris à partir de 2019 la restauration de deux anciens trams du réseau verviétois, appartenant au Musée des Transports en commun de Wallonie à Liège, menacés lors du déménagement des réserves de celui-ci et transférés alors au Solvent. Enfin, l'ancienne usine textile abrite depuis 2021 une collection de plus de cent anciennes machines d'imprimerie (ancienne collection Casterman), appartenant à l'Agence wallonne du Patrimoine et actuellement emballées en attente d'un projet de valorisation sur place.

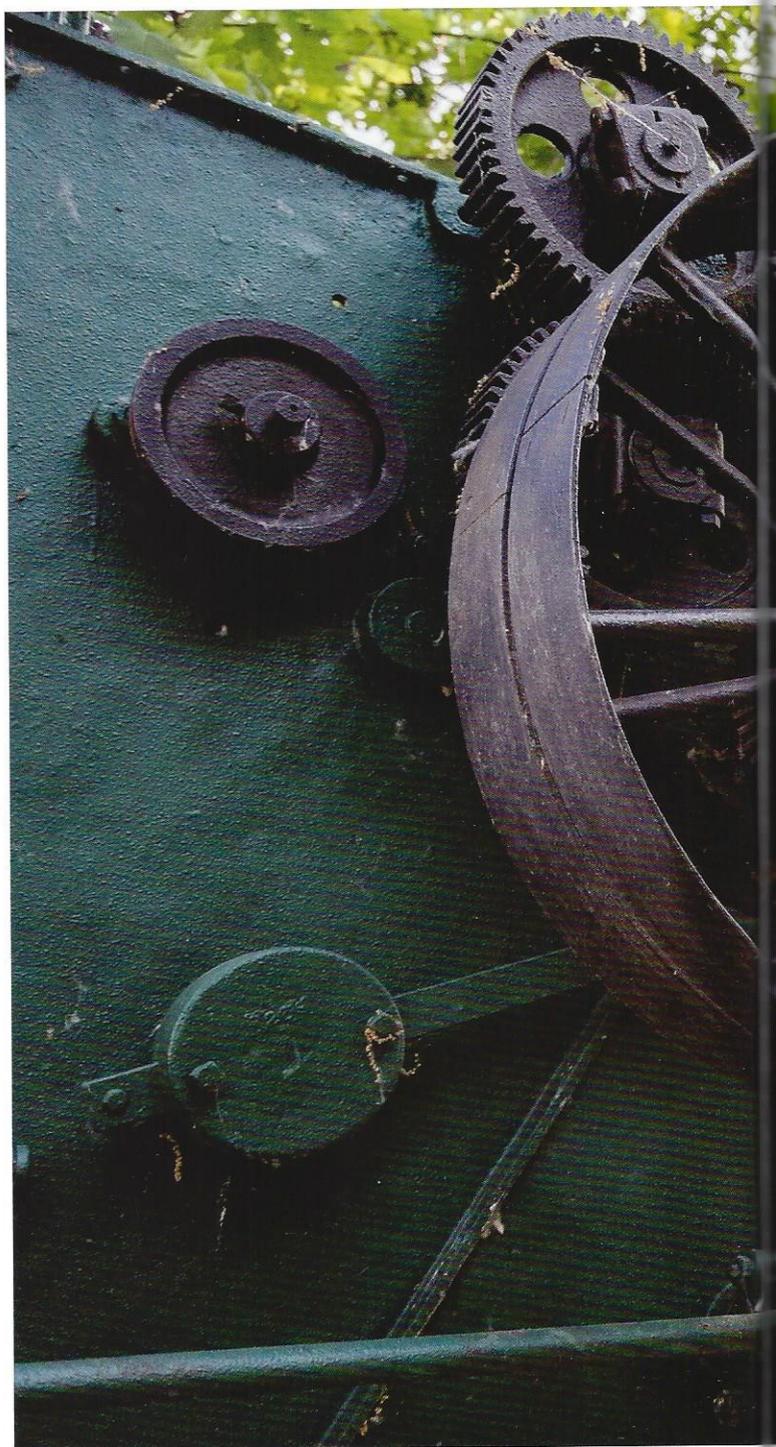
« Je file en ville »

Cette présentation des principales icônes du patrimoine textile verviétois aurait pu comprendre d'autres édifices importants tels l'ancienne usine Bouchoms (du début du 19^e siècle) reconverte en logements sociaux, les bâtiments de l'entreprise Biolley place Sommeleville, l'usine « La Vesdre » en Renoupré ou le « Conditionnement public de Dison » dans le prolongement du Solvent, mais il fallait faire des choix. On aurait pu encore évoquer les dizaines de sculptures de béliers ou de balles de laines ornant des façades d'anciennes usines désaffectées. Mais nous préférons insister pour terminer sur la présence dans le centre-ville, tout au long de la Vesdre, d'un parcours urbain « Je file en ville », composé de dix anciennes machines textiles illustrant la construction mécanique verviétoise. Avec celles-ci, et les deux pôles muséaux du CTLM et du Solvent, Verviers, parmi les anciennes

places fortes du textile, n'a pas à rougir du travail de mémoire accompli sur le plan du patrimoine industriel après les destructions hâtives de jadis.

Notes

¹ Freddy JORIS et Robert OLIVY, « Un concentré de la technologie américaine de dégraissage de la laine à la fin du 19^e siècle à Verviers », dans *Des Usines et des Hommes*, n° 10, 2020, p. 77-86.



Orientation bibliographique

- Catherine BAUWENS, *Le patrimoine industriel de la région verviétoise*, Namur, 1994.
- Freddy JORIS, « La reconversion du patrimoine industriel verviétois » dans Freddy JORIS et Marc PIERRE, *Le pôle d'archéologie industrielle du Solvent à Verviers*, Namur, 2017, p. 71-85 (Dossiers de l'Institut du Patrimoine wallon, 25).

Ancienne machine textile sur le parcours urbain « Je file en ville ».
Photo Charline Joris

